

ELTON FURRATIER

LE VENIN DU SCARABÉE



IS EDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Instagram.com/is_edition

© 2022 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-297-4

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-298-1

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Les Solot / Deposit Photos

Collection « Romans »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ELTON FURRATIER

LE VENIN
DU SCARABÉE

ISEDITION

Résumé

Un étrange talisman datant de l'Égypte des pharaons passe de main en main à travers les époques et les pays.

Considéré comme une malédiction pour certains et un trophée pour d'autres, il se donne, se perd et s'échange au fil de l'Histoire et des générations.

De René Saint-Yvon à Shinzo Sakura, tous ses détenteurs se retrouveront confrontés à la chance et au destin, mais aussi à l'amour et à la mort. Jusqu'à ce qu'un événement donne une dimension inattendue au voyage de l'amulette...

*« En la queue et en la fin
gît de coutume le venin. »*

Proverbe français

Le vol des chauves-souris

Avril 1917

L'heure est venue ! Confiance, courage et vive la France !

Isidore de Morland n'y croyait plus depuis belle lurette ; Nivelles s'était trompé. Le général avait trahi ses troupes. La confiance n'avait plus rien à voir là-dedans...

Le soir venait de tomber. Plus exactement, une obscurité lugubre succédait à un crépuscule blafard. Une nouvelle journée arrachée à la mitraille allemande. Aux obus de 170.

Et, pour Isidore, encore une nuit à tenir contre la morsure du froid, accroupi dans le fond détrempe de la tranchée. À l'abri d'un casque esquinté, d'une tunique vert-de-gris déchirée et d'une couverture de laine crasseuse de boue. Dans cette glaise qui collait à tout. Qui pénétrait partout. De la raie du cul aux trous de nez, pas un poil n'était exempt de sa cuticule argileuse. Même la lune déployait cette teinte cuivrée des terres laonnoises dans lesquelles l'armée française s'enlisait depuis deux jours.

La pluie se remit à battre le sol. Un nouveau front de nuages s'éventrait sur le plateau du Chemin des Dames. Avec la même obstination qu'un bataillon français.

À la droite d'Isidore s'étirait une file de soldats assis les uns à côté des autres. Serrés comme des têtes d'ail alignées au marché. Ils attendaient le prochain assaut, prévu à l'aube. Tous adossés à la même paroi de terre qui protégeait leurs vies. Par chance ou par hasard, certains étaient mieux installés que d'autres dans cet étroit fossé. Se reposer sur le couvercle d'une caisse à munitions ou une simple planche de bois était un luxe.

L'adjudant Isidore de Morland était le supérieur direct de tous ces pauvres bougres. Il recevait ses instructions du capitaine Dutertre, lui-même aux ordres du commandant Leneuf, qui obéissait au colonel Michel. Des officiers qui n'étaient pas en première ligne comme lui. Des officiers qui ne craignaient pas, à chaque instant, de prendre une balle ou un éclat d'obus en pleine gueule. Des officiers qui suivaient, sans broncher, le général Nivelles dont les erreurs tactiques s'aggravaient d'heure en heure. L'offensive française tournait au désastre. Pétain et son état-major commençaient tout juste à s'en rendre compte ; Isidore et les hommes de sa section, quant à eux, n'avaient jamais eu aucun doute sur l'issue fatale de cette folie.

Deux jours déjà que l'attaque avait été lancée depuis la vallée de l'Ailette contre le flanc septentrional du promontoire du Chemin des Dames. Deux jours que les soldats français se faisaient tailler en pièces par la mitraille comme à la foire, que leurs blindés restaient plantés dans la fange épaisse des bas versants et subissaient, immobiles, le feu des canons allemands juchés en surplomb. Deux longues journées au cours desquelles l'adjudant De Morland vit, impuissant, la moitié de sa section éparpillée, pulvérisée, démembrée, écrabouillée ou enterrée vive à une centaine de mètres seulement de cette fichue tranchée. Ses

hommes qui avaient survécu étaient tous blessés ou diminués. Lui-même avait eu l'annulaire gauche arraché par une balle. *Ce sera bientôt mon tour d'y passer*, ne cessait-il de se répéter.

Isidore était le troisième rejeton d'une famille de l'aristocratie napoléonienne de Chartres. Le dernier éclat un tant soit peu prometteur d'une fin de lignée ruinée par de mauvaises alliances et de malheureux choix en affaires. Mais avant tout, ce jeune homme était un être infiniment sensible, passionné dès son enfance par la compréhension du beau. Il avait l'âme d'un artiste-peintre de l'époque impressionniste. L'adjudant De Morland n'était décidément pas à sa place sur un champ de bataille.

Il intégra l'École des Beaux-Arts de Paris en 1913 et la quitta quelques mois plus tard, claquant la porte à tous ces « sauvages de mandarins confits dans leur ignorance crasse », selon ses mots. Puis, il traîna ses guêtres dans Montmartre, sur les traces de Toulouse-Lautrec et Cézanne. Côté Monet et Degas, il commença à trouver son style, sa patte alors même que l'Allemagne déclarait la guerre à la France. En 1916, De Morland fut envoyé au front. Il vécut la bataille de la Somme depuis les lignes arrière, en tant que caporal du service de l'intendance. Au bout d'une année, on l'affecta à la VI^e armée du Général Mangin dont l'infanterie mena les premières attaques de l'offensive du Chemin des Dames. Malgré son jeune âge et son inexpérience, il fut promu adjudant et un groupe d'assaut de cinquante hommes lui fut confié.

C'est ainsi que ce fils artiste de nobliaux chartrains se retrouva, comme toute une génération, brutalement précipité sur les terres froides de l'est de la France. Contraint de se persuader que tout cela avait un sens.

Ce quotidien de vie de terrier paraissait bien plus terne à Isidore qu'aux autres soldats. Les seules couleurs un peu vives qui s'offraient à lui étaient la teinte des uniformes rougis de sang et le reflet du métal des fusils bleui par le feu. *Partout, il n'y a que gris et brun... Où sont mes ocres, mes parme, mes cyans ?* se lamentait-il intérieurement.

À la faveur des ténèbres, le jeune homme risqua un œil à l'extérieur de la tranchée, au ras de son parapet. La nuit était imparfaite. Une lune rousse éclairait le champ de bataille. Elle révélait un sinistre glacis dépourvu de végétation et montant vers une crête tout aussi pelée. La surface chaotique du *no man's land* témoignait de l'âpreté des bombardements. Elle était grêlée de monticules, de creux et de bosses. Le clair-obscur n'était pas suffisant pour permettre de différencier les rebords des cratères d'obus des cadavres de soldats. Par endroit, une masse sombre dessinait le contour incertain d'une carcasse de blindé. Rien d'autre n'arrêtait le regard ni les projectiles.

Au-dessus de ce spectacle de désolation, une trouée de ciel dégagé apparut. Les astres imperturbables y scintillaient. Les pensées d'Isidore s'y échappèrent. Le souvenir de ses tentatives de peindre la nuit étoilée du domaine familial lui revint. Le souvenir d'une belle époque de sa vie où ne comptaient que ses tubes de couleur, ses brosses et sa palette. Il avait compris, comme Van Gogh et d'autres avant lui, qu'il ne suffisait pas de mettre des points blancs sur du noir-bleu pour traduire le spectacle de ce ciel nocturne. Que la nuit est plus richement colorée qu'on ne le pense. Mais, ce soir-là, Isidore n'en était plus du tout sûr. La mélancolie de son âme avait chassé les violets, les indigo et les roses de l'obscurité céleste.

Son regard revint se poser sur la barre sombre du plateau du chemin des Dames. Un objectif inaccessible. Le territoire d'un ennemi tellement mieux installé qu'eux. Sans doute le dernier horizon que ses hommes et lui contempleraient.

De temps en temps, un bruissement parvenait aux oreilles d'Isidore. Il semblait sortir du sol et se déplaçait, quelques mètres devant la tranchée.

Un rat qui me survivra... spécula l'adjudant.

Puis, le hululement d'une chouette s'étira un instant dans le lointain. Des gargouillis de boue liquide ponctuaient également le faux silence de la nuit. Isidore songea que le champ de bataille était aussi décoloré qu'il était bruyant.

Soudain, un claquement. Un sifflement. Une explosion de terre en plein visage.

De Morland redescendit précipitamment à l'abri du fond de tranchée. La balle n'était pas passée loin.

Un Boche embusqué à portée de tir... Comment est-ce possible ? s'interrogea-t-il.

Il savait que les Allemands avaient mis à profit les longs mois d'occupation du secteur pour le miner de souterrains, de galeries et de cachettes. Mais Isidore ne pensait pas que la position de sa section d'assaut était devenue si exposée.

Demain, dès la sortie, ce salaud nous canardera tous...

Il observa les hommes auprès desquels il s'était rassis. Certains avaient fini par trouver le sommeil. D'autres demeuraient éveillés, mais immobiles, le regard torpide. Tous faisaient partie de son unité.

L'adjudant souffrait de froid, de mélancolie. Et aussi de solitude. Il était le chef de soldats qu'il ne connaissait pas. Les rares compagnons d'armes qu'il s'était faits en arrivant sur les tranchées étaient tous morts. Sa section d'origine n'existait presque plus. Pour combler les pertes, on lui avait quotidiennement réaffecté des morceaux d'autres unités décapitées. De Morland avait même récupéré sous ses ordres

une poignée de tirailleurs sénégalais rescapés des dernières attaques. En quelques jours, il était devenu le meneur d'une troupe faite de bric et de broc. Les tactiques de combat de chaque sous-groupe différaient, les soldats communiquaient difficilement entre eux, des inimitiés profondes montaient. Bref, aucun esprit de corps n'existait dans la tranchée tenue par Isidore.

Il leva les yeux vers le ciel. Un long nuage filamenteux s'étirait au firmament. Sa gracieuse silhouette diaphane avait des allures de fantôme. De grande faucheuse.

Sautillant dans l'air nocturne, deux chauves-souris passèrent devant le voile spectral. Isidore n'y prêta pas attention.

Il ouvrit les yeux en sursaut. La nuit était encore là. La guerre et le froid aussi. Il s'était endormi.

Les bribes d'une mélodie à peine audible lui parvenaient. Il se redressa et tendit l'oreille. Le bruit venait de plus loin que l'extrémité visible de la tranchée.

L'adjudant se leva et s'y dirigea. Il avança lentement dans l'ombre et la bouillasse, essayant de ne pas réveiller les soldats qu'il croisait. Au-delà d'une vingtaine de mètres, et sans raison évidente, le corridor de terre formait un angle (depuis Vauban, le traditionnel plan en chevrons des fortifications militaires françaises était une constante immuable qui s'appliquait partout). Une faible lueur en émanait. Isidore finit par l'atteindre.

Deux hommes étaient agenouillés auprès d'une silhouette étendue sur une couverture. L'un d'eux chantonait dans une langue que l'adjudant ne connaissait pas. Le second balançait son buste d'avant en arrière en marmonnant des prières. Une petite lampe à pétrole éclairait

péniblement la scène et jetait des ombres saisissantes comme dans un tableau du Caravage.

De Morland s'approcha et reconnut les tirailleurs sénégalais affectés à son unité.

« Que se passe-t-il ici ? Couvrez cette lampe, bon sang ! », ordonna-t-il d'un ton sec et cassant.

Le chant et les prières cessèrent aussitôt. Les deux soldats fixèrent De Morland avec crainte et incompréhension. Le troisième, allongé au sol, ouvrit une paupière. Son visage était trempé de sueur. De cette sueur froide et épaisse que seule donne la fièvre. Il articula quelques syllabes qui résonnèrent comme des onomatopées aux oreilles de l'adjudant.

Le Sénégalais qui chantait quelques secondes auparavant se pressa alors de ramasser tout ce qui lui tombait sous la main pour confectionner un semblant de petite tente au-dessus de la lampe.

« Ils ne parlent pas ta langue, chef », ajouta le malade.

À son tour, Isidore s'agenouilla à côté de lui.

– Que t'arrive-t-il ? Pourquoi aucun infirmier ne s'occupe de toi ? lui demanda-t-il.

Il connaissait la réponse, mais se refusait à l'admettre.

L'homme sourit.

– Parce que je suis noir et que je vais mourir.

Isidore baissa le regard. Si lui-même n'était que de la chair à canon, les tirailleurs sénégalais de l'armée française ne valaient même pas cela aux yeux de ses supérieurs.

– Comment t'appelles-tu ?

– Tu sais bien... Pour les chefs comme toi, nous nous appelons tous Mamadou.

– Je ne sais plus bien qui je suis, mais je suis sûr que je ne suis pas comme les autres chefs que tu as rencontrés... Quel est ton nom ?

– Espérance Diao.

Isidore fut surpris. De l'espoir, il n'y en avait plus dans le fond de cette tranchée. Ni pour le soldat Diao, ni pour lui-même, ni pour tous les autres. Cette guerre était une boucherie, et la seule question qui méritait encore d'être posée était : quand vais-je me faire tailler en pièces ?

– Tu as un beau prénom... Je m'appelle Isidore. Isidore de Morland.

– Tu devines d'où je viens : c'est écrit sur mon visage. Mais toi, tu n'es pas d'ici. Je t'ai observé avant d'être blessé ; tu as souvent le regard ailleurs.

Le jeune adjudant repensa à ses parents et à sa petite sœur. Au château familial, niché au cœur de sa haute futaie, sur un coteau de la vallée de l'Eure.

Son attention revint sur Espérance. Sa fièvre était intense. Ses yeux brillaient. Isidore pouvait sentir l'excessive chaleur de son corps. Une légère odeur de putréfaction l'accompagnait.

– Je suis de Chartres. Mais je vis depuis quelques années à Paris. Je peins des tableaux. Et toi ? Tu es de Dakar ?

– Non. Cheikou et Apama sont de la capitale. Moi, je viens des montagnes de Kédougou.

Les deux autres compagnons d'Espérance avaient repris leur place auprès de lui, ainsi que leur chant et leurs prières.

Le soldat Diao ferma les yeux, concentré sur sa douleur. Isidore se tut quelques minutes. Il avait senti l'odeur de la gangrène. Il n'y avait plus rien à faire. Ce n'était plus qu'une question d'heures pour ce malheureux tirailleur sénégalais venu se faire trouer la peau loin de

chez lui, à défendre le fichu vestige des prétentions frontalières de deux empires moribonds. Une fin de vie aussi ignoble qu'affligeante.

De Morland se mit debout et s'éloigna.

Espérance leva la main. Cheikou et Apama s'arrêtèrent.

« Chef Isidore ! Reste encore un peu... », articula le blessé avec difficulté.

Le jeune homme revint s'asseoir auprès du vieux noir mourant. Après tout, qu'avait-il à perdre ?

– Tu peins quoi ? lui demanda-t-il.

– Ce que je vois et que je trouve beau. Souvent, ce sont des paysages. Mais parfois, je fais aussi des portraits.

– Alors, si tu connaissais mon fils Moman, tu le dessinerais sûrement.

– Tu as des enfants ?

– J'en ai trois. Tous de la même femme, Aissatou. Ils sont aussi magnifiques qu'elle. C'est une Peule, comme vous dites... Les femmes peules sont d'une divine beauté.

Isidore s'étonna de sa maîtrise de la langue française.

« Parce que je suis à moitié aussi français que toi, lui répondit-il en riant. Mon père s'appelait Jules Landrault. Il était un des anciens directeurs de l'école évangélique protestante de Sédhiou. Lorsque la fièvre jaune est arrivée là-bas, en 1867, il a fui vers les montagnes, à Kédougou. Plus tard, la mission a été refondée à Saint-Louis. Mais mon père n'a pas suivi. Il est tombé amoureux de la forêt et de ses habitants. Il a préféré rester sur place pour créer son école. C'est là qu'il a rencontré ma mère, Salimata Diao. J'ai préféré garder le nom de ma mère... »

L'adjudant De Morland écarquillait les yeux. Sa propre famille était protestante et comptait dans ses rangs nombre de missionnaires partis évangéliser l'Afrique. Il prenait conscience que moins de choses le séparaient d'Espérance, venu d'un autre continent, que de ce maudit Boche qui le guettait dans l'obscurité au bout de son fusil. Le soldat Diao aurait pu être un de ses cousins éloignés. Le patronyme de Landrault lui disait même quelque chose...

Mais il était trop tard pour de telles considérations. La nuit commençait à s'éclaircir. L'aube approchait ; l'hallali pour son unité aussi.

Espérance regardait la bande de voûte étoilée que la tranchée dessinait au-dessus de sa tête.

« C'est bientôt la fin », affirma-t-il simplement.

Il tendit une main vers celles de ses compagnons d'Afrique, et prit celle d'Isidore dans l'autre. Sa respiration devenait de plus en plus courte et saccadée. L'infection avait raison des dernières ressources du vieux noir.

Le soldat Diao plongea son regard dans celui de son adjudant.

« Fuis cette folie. Tu peux encore t'en sortir. Cheikou et Apama ne sont pas de ce continent. Ils sont foutus, comme moi. Ils le savent. Nous le savions dès le début... Mais toi, tu es chez toi. Tu as encore une chance. Ne reste pas ici », murmura-t-il en serrant les dents.

Isidore était bouleversé.

Espérance envisageait pour lui la possibilité d'une issue. Comment y parvenait-il ? Lui-même n'y croyait plus depuis longtemps.

« Il ne faut pas renoncer, ajouta-t-il. Jamais. Prends le grigri que je porte autour du cou. Ma mère me l'a donné avant de mourir. Il ne me servira plus. Il te portera chance. »

Avec difficulté, Diao retira son collier et le tendit à De Morland.
L'adjudant resta interdit. Quelques paroles avaient suffi à ranimer en lui cette irrésistible envie de vivre qu'il pensait éteinte.

« Prends. »

Ce fut le dernier mot d'Espérance.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste plus de 91% à lire sur la version complète !

Table des matières de la version complète

Résumé.....	4
Proverbe.....	5
Le vol des chauves-souris.....	6
La méprise de Lemp.....	30
Revers de fortune.....	47
Profanation.....	69
Et le ciel me tomba sur la tête.....	86
Passer à la flamme.....	96
Fragment d'Odyssée.....	122
Le singe et le serpent.....	170
À propos de l'auteur.....	176